

XYZ. La revue de la nouvelle

L'aveu silencieux

Marie-Pier Lafontaine



Number 145, Spring 2021

Je préférerais ne pas : la résistance passive

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafontaine, M.-P. (2021). L'aveu silencieux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 19–26.

L'aveu silencieux

Marie-Pier Lafontaine

LE 8 OCTOBRE 2014, madame Suzette Lanteigne, une dame âgée de quatre-vingt-huit ans, faisait une chute de pression. Au moment de sortir de l'eau brûlante de son bain, elle était saisie d'un vertige. Instinctivement, elle a cherché à s'agripper à la barre de soutien en métal. Une de ses mains papillonnait près du mur au moment où elle a perdu conscience. Sa tête a heurté le porte-savon, son genou, le rebord de la baignoire, et sa hanche droite a brutalement cogné contre le plancher. Par chance, l'employée de ménage arrivait quelques heures plus tard. Sylvana a placé une serviette sur le corps nu de son employeuse puis contacté les urgences. La standardiste lui a recommandé de ne pas déplacer madame. Une équipe d'ambulanciers est rapidement débarquée dans le minuscule appartement. À l'arrivée des secours, la dame âgée était éveillée et lucide. Elle souffrait d'un mal de tête, et des ecchymoses se dessinaient lentement sur sa peau. Comme la salle de bains était trop petite pour laisser entrer les deux intervenants, un seul est resté sur place. Son collègue s'est dirigé avec Silvana dans la salle à coucher. Il lui a posé des questions sur l'âge et la condition de santé générale de la résidente.



Vous avez été enquêteuse aux crimes sexuels pendant vingt-sept ans. Vingt-sept ans à vous asseoir dans des salles exigües aux côtés de pédophiles et de violeurs multirécidivistes. Vingt-sept longues années à leur faire croire que vous compreniez leurs gestes, que placée dans la même situation qu'eux vous auriez fait la même chose : *une fillette les jambes nues dans une robe fleurie, ça cherche le trouble / c'est normal de vouloir donner de l'amour à son bébé, monsieur / tu ne voulais pas lui faire de mal, tu voulais lui apprendre la*

vie, à ta nièce / ça m'arrive à moi aussi de péter les plombs, de ne pas réussir à me contrôler / ça serait mieux pour tout le monde que vous m'expliquiez ce qu'il s'est passé. Les menaces à peine voilées fonctionnaient parfois très bien. Vous connaissez toutes les stratégies d'interrogatoire par cœur : constamment maintenir l'attention du suspect, en vous rapprochant de lui, par exemple. L'interrompre chaque fois qu'il commence une négation ; le laisser nier sa culpabilité trop souvent diminue les chances d'une déclaration. Minimiser la gravité des conséquences judiciaires dans l'espoir d'un aveu. Ou encore : poser une question qui comprend un motif encore pire que celui supposé. Avec un peu de chance, l'homme s'indignera avec véhémence. Et sans même s'en rendre compte, il s'incriminera. La durée réelle de l'interrogatoire importe peu. Le suspect doit par contre avoir l'impression que ça fait une éternité que vous tentez de l'attraper du regard. Ça augmente le niveau d'anxiété, tout comme l'étroitesse du local. L'astuce ultime est la plus simple. C'est la technique du *ne pas*. Il faut dire au suspect : *Je vais te poser une question, mais je préférerais que tu n'y répondes pas.* Puis, tout juste avant de sortir de la salle, lui demander d'expliquer la présence d'une preuve béton qui n'existe pas. Par exemple, *pourquoi un voisin nous a dit t'avoir vu traverser le stationnement à l'heure du crime ? Ou pourquoi les images d'une caméra de sécurité te montrent parler à la victime ?* Ensuite, simplement le laisser mariner dans sa panique. Mais avant même d'en arriver à ces étapes, il y a l'entrevue préinterrogatoire.



L'ambulancier a déposé sa trousse de premiers soins sur le plancher de la salle de bains, en s'assurant d'éviter la flaque d'urine. Il a ensuite relevé son pantalon pour s'accroupir. Il s'est présenté à M^{me} Lanteigne d'une voix qui se voulait rassurante. Les questions de routine ont ensuite défilé. La discussion entre le jeune homme de vingt-sept ans et la blessée se voulait principalement informative. Jusqu'à

ce que commence la palpation. Le secouriste s'est déplacé pour fermer la porte. En revenant, il s'est installé plus près de l'aînée. Un de ses genoux était appuyé sur un bout de la serviette rouge. Suzette grelottait, elle sentait la morsure de la céramique froide contre son dos, et le rectangle en coton épais lui semblait rapetisser. Ses doigts maigres, marqués par l'arthrite, se sont crispés sur le tissu, l'ont ramené plus haut sur sa poitrine. Sa nudité a lentement commencé à remplir toute la pièce. La respiration de l'ambulancier a changé, elle est devenue lente et lourde, bruyante. Un voile opaque s'est posé entre les deux corps. Comme une gêne profonde et partagée. Les doigts de l'inconnu pressaient les vertèbres de la nuque ankylosée. Et soudain une chose intangible est entrée dans la pièce, s'est mise à suinter des murs. Une menace. De la sueur s'est formée sur le front du jeune homme. Dans sa poitrine, une urgence battait avec vacarme : l'envie de saisir l'occasion.



Vous enseignez le cours *Méthodologie de l'interrogatoire policier* au cégep Ahuntsic depuis deux ans. Lors de la première séance de cours, vous expliquez à la classe que l'entrevue préinterrogatoire sert à vous assurer que l'individu est bien l'auteur du crime. En plus des questions d'observation de base, il faut établir un rapport. Créer un climat de confiance. C'est le plus difficile dans les dossiers d'agression sur personne vulnérable. Vos premières années d'enquête, vous n'arriviez à rien. Trop en colère, trop dégoûtée. Les circonstances propices à un aveu sont celles qui permettent au suspect d'avouer tout en sauvant la face. C'est écrit comme ça dans le manuel de la technique d'interrogatoire Reid : « sauver la face ». Difficile de justifier un viol sur mineur, par exemple, lorsque deux yeux glacés vous dévisagent avec haine. Dans la salle surchauffée du SPVM, la caméra a enregistré plus d'une fois votre visage déformé par la rage. Comme celui d'un chien sur le point de mordre. C'est ce 21

que votre superviseuse vous a dit : « On dirait un chien su' l'bord d'attaquer. » Vous aviez constamment l'air d'avoir un goût acide dans la bouche. Vos collègues masculins n'ont pas manqué de vous le faire remarquer.

•

Le secouriste a retiré ses gants en latex, puis a enfoncé l'index et le majeur de sa main gauche dans le vagin de la dame âgée.

•

Le corps veut fuir. Au moment du mensonge, le corps veut fuir. Le torse se tend vers la porte de sortie, les pieds s'agitent, une tension crispe les épaules et la nuque, les doigts pianotent sur la table, touchent la pointe du lobe d'oreille, volent devant la bouche, beaucoup de détails, trop de détails sortent de cette bouche, une mèche de cheveux est replacée, la tête dit non mais les lèvres s'ouvrent sur un oui, la peur d'être débusqué s'insinue dans la pièce, les murs tapent contre les tympan, bam, bam, bam, le cœur bat plus vite, le souffle devient court et rapide, *l'homme vous ment. Le suspect devant vous nie le crime qu'il a commis, et vous savez maintenant ce que vous devez faire : le piéger.* Et vous leur expliquez, à tous ces futurs policiers et quelques policières, *vous devez savoir lire au-delà de l'angoisse de celui qui souffre d'anxiété sociale ou des tremblements que cause la toxicomanie, et qui viennent parasiter les indices. Guettez le temps de réaction, il sera plus court, trop court, parce qu'il essaie de vous faire avaler sa surprise. L'émotion feinte arrive plus vite que la réelle. Le coupable sera choqué par les accusations portées contre lui, tout comme l'innocent, mais un seul des deux en sera étonné. Les criminels se trahissent de mille et une manières, car le corps sait la vérité, ne ment pas. Il suffit de savoir interpréter. N'oubliez pas qu'ils ont tous, profondément enfoui en eux, le*
22 *désir de raconter leur version des faits.*



Le 11 octobre 2014, Suzette Lanteigne se présentait, une canne à la main, au poste de police de son quartier. Chambranlante dans l'entrée de l'immeuble, elle a pris le combiné noir du téléphone. La réceptionniste lui a demandé si elle avait un rendez-vous. *Non, pas de rendez-vous.* Elle a expliqué à la voix inconnue au bout du fil qu'elle venait porter plainte pour agression sexuelle.

Le 13 octobre 2014 au matin, l'ambulancier Martin Poirier était convoqué dans les bureaux du SPVM pour un entretien avec l'inspectrice Lafrenière.



La détection de mensonges constitue une étape préliminaire. Une manière de consolider les intuitions d'enquête. Développer la certitude de détenir la bonne personne, c'est essentiel dans ce métier. Mais ce n'est pas exceptionnel. Non. Même les *rookies* y parviennent. Obtenir un aveu silencieux, ou un *aveu par le corps*, ça, c'est quelque chose ! Vous vous êtes démarquée de cette manière. Trois fois dans votre carrière, vous l'avez réussi. Vous vous souvenez du sentiment de victoire. De justice. Car vous savez le mutisme de la victime, ses chairs pénétrées avec brutalité, la conviction de ne pouvoir y échapper, et, de l'autre côté, un silence lourd, insistant, excité, un silence qui force, pousse et viole, celui de l'agresseur, qui a les lèvres entrouvertes et pour seule arme un sexe relevé. Vous connaissez la puissance mythique du mâle. Vous vous en souvenez, des soupirs profonds, de l'étincelle lubrique dans le regard et des étoiles jaunes au plafond. De votre propre impuissance. Alors, les trois fois où un agresseur a été emprisonné sans autres preuves que la parole de la victime et la vidéo de votre interrogatoire auront été trois moments de pure satisfaction dans votre vie.



Après un bref entretien avec l'inspectrice Lafrenière, Martin a été escorté dans une autre pièce par un policier en uniforme. Une salle d'interrogatoire. Coincé entre la chaise et la petite table, il attendait. Ses avant-bras le démangeaient. Il les grattait de manière machinale. Il a replacé son chandail plusieurs fois sur ses épaules, comme une gêne avec la couture. Lorsque l'inspectrice est entrée, elle avait un dossier plutôt volumineux entre les mains. Elle semblait détendue, souriait. *Un verre d'eau?* Martin a refusé. Il ne comptait pas rester longtemps. *On peut se tutoyer? Après tout, on est presque collègues.* L'ambulancier a fait un signe de tête. Peu lui importait d'être vouvoyé ou non. Les questions d'usage ont ensuite défilé. La conversation entre l'inspectrice et l'ambulancier se voulait informelle. Le jeune homme n'a pas compris comment ils étaient passés d'une discussion sur les risques et difficultés du métier à une séance d'information sur l'ADN. *C'est fascinant, Martin, tu ne trouves pas? Les avancées de la science. Tu savais sûrement que des traces d'ADN peuvent rester plusieurs jours sur certains tissus? Dans une affaire criminelle, l'an dernier, les experts ont même réussi à relever des échantillons sur la peau du suspect. Il paraît que ça prend plusieurs lavages rigoureux pour s'en débarrasser. Ça me fait penser... je vais te poser une question, mais je préférerais que tu n'y répondes pas... pas tout de suite... Réfléchis bien à ta réponse... Je me demandais... si on faisait un test sur tes mains, aujourd'hui, est-ce qu'on trouverait des traces de l'ADN de la patiente, M^{me} Lanteigne? Non, non... Ne réponds pas trop vite... pense-y bien... c'est important. Visualise la séquence des actions que tu as posées pendant l'intervention... est-ce qu'il y a une autre raison qui expliquerait que tu n'aies pas suivi le protocole? Que tu aies touché le corps de la dame sans gants?*

La porte s'est rapidement ouverte. Martin a sursauté.
24 Dans l'entrebâillement, le collègue de Lafrenière s'est excusé

de les déranger. *Jessica ? Tu peux venir me voir, deux minutes ? J'ai une question.* Ça ne pouvait pas attendre qu'elle ait fini sa rencontre ? *Non.* Le secouriste s'est retrouvé seul dans la salle d'interrogatoire. Sous l'œil de la caméra.



L'affaire de l'ambulancier remonte à quelques années. Vous en exposez les détails à la nouvelle cohorte du programme de techniques policières. Vous êtes plutôt fière de la manière et de la rapidité avec laquelle vous avez réussi à le coincer.



L'inspectrice aux crimes sexuels a suivi son collègue dans la salle de surveillance. Debout devant l'écran qui montrait le local d'interrogatoire qu'ils venaient tout juste de quitter, ils ont regardé, satisfaits, la réponse de l'ambulancier.

À la seconde où la porte se refermait, Martin crachait sur l'index et le majeur de sa main gauche. Il a agrippé un bout de son chandail pour se nettoyer et il a craché de nouveau et il a fait tourner ses doigts dans le tissu et il a encore expulsé un grand jet de salive et il a appuyé l'index et le majeur mouillés contre le rebord de la table en métal et il a frotté la peau dans des grands mouvements de va-et-vient. L'ambulancier a paniqué encore un peu alors il s'est levé et il a appuyé sa main contre la surface rugueuse du mur et il a commencé à se râper les deux doigts qu'il a ensuite mis dans sa bouche et le goût du sang lui a piqué la langue et il a ressorti l'arme du crime de sa bouche et il a recommencé à érafler son épiderme contre les rectangles de brique rouge.



Vous ne vouliez rien d'autre que son silence, celui de ses doigts qu'il meurtrissait. La peur de ce que sa peau révélerait, 25

comme un ennemi intérieur. « Mais comment on sait qu'ils réagiront comme ça ? » demande une étudiante. Vous ne le savez pas. Ce que vous savez, c'est l'importance de leur laisser croire qu'ils sont pris au piège. Les coupables finissent toujours, d'une manière ou d'une autre, par avouer.